

La théorie et la pratique

Tristan Malavoy-Racine

Numéro 113, printemps 2007

Trente ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malavoy-Racine, T. (2007). La théorie et la pratique. *Moebius*, (113), 79–82.

TRISTAN MALAVOY-RACINE

La théorie et la pratique

Big crunch, big chill. En 2007, les extrapolations les plus sérieuses relatives à la fin du cosmos balancent entre les deux. À l'autre bout de la grande histoire ouverte par le big bang, il y a treize milliards d'années et des poussières, il y aurait en effet ces deux éventualités.

Big crunch : la structure espace-temps de l'univers, parce que les lois de la gravité, à une échelle plus grande que l'imaginable, conduisent ce dernier à un lent mais inéluctable affaissement, notre Voie lactée et les millions d'autres galaxies, au terme d'un vaste mouvement s'apparentant à celui d'une bulle de chewing-gum qui éclaterait au ralenti pour se coller sur elle-même, vont s'agglutiner en un magma où même le temps finira par s'éteindre.

Big chill : la force gravitationnelle à l'œuvre dans l'univers n'atteint pas la valeur critique nécessaire à l'engendrement de cet ultime recroquevillement sidéral, et toute la matière cosmique va poursuivre son expansion jusqu'à s'éparpiller complètement, jusqu'au calme absolu, le grand sablier ayant renversé son sable sur tant d'années-lumière qu'il cessera de s'écouler à jamais.

J'ai trente ans et des poussières. J'ai cet âge dont on dit qu'il est le terme de la jeunesse sans pour autant être le début de la vieillesse. Étrange entre-deux, fait d'élan encore juvéniles et d'esquisses de bilan ; d'instant de panique à l'idée d'avoir avancé stupidement certaines pièces sur l'échiquier de sa vie et de périodes moins inquiètes, où l'on se dit qu'avec un peu de chance, il y a encore pas mal de matins devant. Et surtout que les satisfactions de l'ego ne sont pas le seul étalon à partir duquel

mesurer l'intérêt d'une existence. Autrement dit, je n'ai plus vingt ans.

Je songe à Hubert Reeves, qui nous rappelle souvent que nous sommes faits de la même matière que les étoiles. Très exactement. Je me dis que cela nous confère quelque chose de majestueux, d'ouvert, comme une consolation ; que dans un même ensemble comprenant la scène de ruelle qui a coûté la vie à un gamin de 14 ans, la semaine dernière dans Montréal-Nord, il y a les arabesques folles de la nébuleuse d'Orion, ces draps dont chaque maille pourrait laisser passer notre Soleil.

Je me dis aussi que cette origine commune de notre matière initiale est au fond la seule justice. Que ce qui fait les yeux bleus plutôt que noirs, la peau blanche plutôt que rouge, ne représente qu'une menue inflexion dans l'évolution d'organismes de natures identiques. Et surtout, qu'il n'y a que l'ombre du début d'un iota stellaire de distance entre le banquier gras cultivant son cancer de la peau cigare et sourire aux lèvres, sur un yacht bahamien, et la fillette barbouillée qui ne connaît de la Terre que les amoncellements toxiques des dépotoirs de Manille.

A fortiori, j'ajoute que ce qui change au creux de la conscience, entre la tendre enfance et la trentaine, appartient également au champ des menues inflexions, et que nous avons beau nous sentir parfaitement étranger à ce que nous avons déjà été, nous n'en sommes jamais bien loin. L'autre jour, peu avant ses trois printemps, mon Émile m'a demandé le plus sérieusement du monde : « Papa, quand est-ce que Peter Pan va m'apprendre à voler ? » À ce moment précis, qu'elle était la différence entre lui et moi, entre ce petit d'homme formulant avec conviction le souhait que des millions d'autres ont porté avant lui, pas même effleuré par la question « est-ce possible ? », et moi, sachant ce que je sais, représentant bien involontaire de tous les Icare s'étant un jour frotté à leurs limites ? Presque rien. Une expérience passée chez moi et à venir pour lui, sans plus. « Il attend que tes ailes aient poussé encore un peu », ai-je répondu, ou quelque chose du genre, comme pour soustraire un moment son projet aux lois de la physique.

Je songe à la relativité du temps. Aux thèses d'Einstein, mais surtout aux interprétations amusées que l'on peut en faire. Tous ceux nés vers la mi-70 comme moi le disent à qui veut l'entendre, plus encore que les autres, me semble-t-il : le temps passe vite, de plus en plus vite. Et s'il y avait non seulement une réalité de vie derrière cet énoncé passe-partout, mais aussi une dynamique cosmologique ? Et s'il s'était produit dans les structures mêmes de notre voisinage sidéral quelque torsion ayant précipité l'écoulement des heures ? C'est farfelu, je veux bien, mais pas en totale inéquation avec certains modèles à peu près démontrés. Une chose est sûre, notre espèce ne peut plus considérer le temps comme une valeur stable et prévisible. Nous savons qu'il est l'un des paramètres premiers de l'univers, tout aussi fluctuant que les autres.

Je termine ces jours-ci une grosse brique de SF, *L'Étoile de Pandore*, de l'auteur anglais Peter F. Hamilton. Un space opera dans les règles de cet art, plus divertissant que métaphysique, mais qui pose la question de la vie éternelle – parenthèse : je fais partie de ces lecteurs qui ont tous les âges à la fois, irrémédiablement, et ma table de chevet est encore un savant mélange des genres où Fantasio côtoie Pascal, un dictionnaire des mots d'esprit, le dernier Murakami et quelques poèmes. Chez Hamilton, disais-je, la vie éternelle est quasi atteinte, grâce à ces rajeunissements que subissent les humains, tous les vingt ou trente ans, traitements ultrasophistiqués permettant une régénération complète des tissus et des organes. Les vies ne durent plus 75 ou 77 ans mais des millénaires. Avec toutes les conséquences imaginables. Ceux qui peuvent se le permettre prennent des vacances non plus de deux semaines mais d'une décennie ou deux ; les couples signent une entente conjugale d'une durée définie, puisque personne ne s'évertue plus à faire rimer amour avec toujours, et ainsi de suite.

Big chill, big crunch. Je suis à la mi-temps de ma vie, un peu moins peut-être, comme l'univers est à la mi-temps de la sienne, un peu moins sans doute. Qu'est-ce qui m'attend ? Big chill : je vais vivre assez longtemps pour que soient commercialisées des cures efficaces con-

tre le cancer, l'Alzheimer, l'infarctus et autres AVC ; je vais entrer dans cette nouvelle ère où les êtres pourront étirer leur passage ici-bas pendant des siècles, jusqu'à un épuisement doux des plus résistantes composantes de l'organisme. Big crunch : un de ces quatre, la grande bulle de chewing-gum de mon existence va cesser d'enfler pour se rabattre sur elle-même, tous mes rêves, mes amours et les échappées belles de ma jeunesse bientôt condensés en un silencieux petit point opaque, résidu de souffle posé contre l'infini.

De si en si, je vais finir par mettre l'univers dans une bouteille. Ce qui est probablement déjà le cas, du reste – l'univers fourré dans une bouteille, je veux dire, toutes ses petites billes flottant sur une mer indéchiffrable. Mais ces géniales théories vont devoir attendre un peu : Émile vient de me sauter dessus, les bras étirés comme des ailes d'avion, décollage imminent...